SVINHUFVUD *(Axel)*, Capitaine de la Force Publique (Vesteras, Suède, 18.8.1867 — Nockeby, 16.12.1939).

Celui que ses camarades belges, faute de pouvoir prononcer un nom aussi difficile, appelèrent souvent *Schweinfurth* (par attraction paronymique, nous diraient les linguistes, du nom du célèbre explorateur de l'Uele), était un Suédois de vieille souche. Son père était capitaine dans la marine marchande. Après ses études de lycée, il s'engagea comme volontaire au 10e régiment de ligne de l'armée suédoise (régiment royal de Södermanland), et conquit en 1891 les galons de sous-lieutenant.

Le service à l'étranger le tentait. Une annonce de journal, par laquelle le consul de l'É. I. C. en Suède, von Schwerin, faisait savoir qu'il était chargé d'engager pour le Congo des officiers suédois, le décida. Au cours de 1893, il s'adressa à Schwerin, et vit sa demande d'engagement agréée. Avant son départ, il reçut les conseils de vétérans suédois du Congo, et spécialement de Möller et de Wester, qui avaient été parmi les premiers officiers, dix ans auparavant, à s'engager au service de l'É. I. C.

A Bruxelles, où il arriva en septembre 1893, son contrat définitif lui fut remis : contrat de trois ans comme sous-lieutenant de la Force Publique, au traitement annuel de 3.360 francs (frais d'équipement et voyage payés). Cette solde, nous confie-t-il dans ses Mémoires, était de loin supérieure à celle qu'il touchait dans l'armée suédoise.

Le 6 octobre, il s'embarquait à Anvers, sur le même bateau que Dannfelt. A Boma, il apprit qu'il était affecté à l'expédition du Haut-Uele. Au début de novembre, il s'engageait sur la route des caravanes. Le récit qu'il nous a laissé de sa marche le long de la fameuse route — et qui est accompagné, notons-le (p. 51 à 55 de l'ouvrage *I Kongostatens Tjänst*, cité ci-dessous), de la reproduction photographique des « Instructions et renseignements pour les agents de l'État qui se rendent de Matadi à Léopoldville », qui sont un document très curieux — est un des plus précis, et sans doute aussi un des plus objectifs que nous possédions sur ce sujet à vrai dire assez rebattu. Le trajet ne se fit d'ailleurs pas sans incidents. A son arrivée à Lukungu, où commandait Vereycken, Svinhufvud fut réquisitionné pour faire partie d'une expédition punitive chargée de châtier les indigènes de la région de Nganda, sur la rive droite du fleuve, qui venaient de massacrer l'agent de l'État Plancq. L'expédition, qui comptait 15 Européens et 200 soldats, quitta Lukungu le 20 novembre. Par le fleuve — on se servait encore d'un vieux bateau en fer de l'époque de Stanley — elle gagna la station de Bulu, puis atteignit Nganda, où se trouvait une mission suédoise. Le village où Plancq avait été tué fut attaqué, et les indigènes mis en fuite ; on incendia les huttes et on détruisit les plantations. Le corps mutilé de Plancq, qui avait été retrouvé dans une hutte, fut enterré à la mission suédoise. Le 29 novembre, l'expédition quittait Nganda pour regagner Lukungu. Svinhufvud reprit sa route sans encombres et arriva à Léopoldville le 13 décembre.

Alors commença, vers le Haut-Uele, le trajet classique, et interminable, dont les Mémoires de Svinhufvud nous rapportent le détail : de Léopoldville à Bumba, à bord de la *Ville de Bruges*, et de Bumba à Ibembo, en remontant l'Itimbiri, à bord de l'*A. I. A.* (l'ancien vapeur de Stanley) : 37 jours ; d'Ibembo à Djabir en caravane à travers la forêt vierge : 10 jours ; de Djabir à Niangara en pirogue, en remontant l'Uele : 49 jours, dont quatre jours de marche pour contourner les rapides, des Amadis à Surongo. De longs arrêts étaient nécessaires durant cette dernière partie du voyage, afin de recruter de nouveaux rameurs.

Arrivé à Niangara le 13 avril, — six mois après avoir quitté Anvers — Svinhufvud y trouva le chef de l'expédition, Baert, qui lui confia le commandement en second du camp d'instruction de l'endroit, où se formaient quelque 350 soldats destinés à prendre part à la marche vers le Nil. Le poste de Niangara, à cette époque, était en voie d'organisation. Une briqueterie avait été établie et Svinhufvud nous dit qu'à son arrivée on comptait déjà trois maisons en briques. Le 26 mai 1894, Volont, qui commandait le camp d'instruction, mourait — ce fut la première tombe de Niangara —, et Svinhufvud lui succédait.

Il ne resta cependant pas longtemps affecté à ces fonctions ; dès le 2 juillet 1894, il partait pour Dungu en compagnie de Baert avec 150 soldats et 200 porteurs. Dungu, qui avait été fondée l'année précédente, constituait depuis l'évacuation du Nil et celle de Mundu, la station la plus avancée de l'État dans la direction du N.-E. Elle était fortement tenue : 7 Blancs, 450 soldats (y compris les 150 amenés par Baert) 6 canons, de fortes palissades. Position imprenable, jugeait Svinhufvud, par des troupes dépourvues d'artillerie. Comme à Niangara, on venait d'établir une briqueterie, et un premier édifice de briques, à usage d'entrepôt, avait déjà été construit.

Des informations étaient parvenues à Dungu — apportées notamment par le chef zande Ukwa —, suivant lesquelles les Mahdistes s'étaient approchés jusque sur la rive droite de l'Akka et y avaient construit une zériba. C'était là évidemment une grave menace pour tout l'Uele. Baert décida d'envoyer vers l'Akka une forte reconnaissance. Il ne put cependant veiller aux derniers préparatifs de l'expédition : le 15 août, la mort le fauchait. Svinhufvud assistait à ses derniers instants. Ce fut le premier Européen enterré à Dungu.

Le 21 août, la colonne de reconnaissance se mit en marche sous le commandement de Wtterwulghe, avec comme adjoints Svinhufvud et Millard. Elle était forte de 165 soldats, auxquels s'étaient joints quelque 2.000 guerriers d'Ukwa, armés pour la plupart uniquement d'arcs et de lances. Svinhufvud avait avec lui un canon Nordenfeld servi par dix soldats qu'il avait spécialement exercés à cet effet.

A travers la savane haute, et des terrains détrempés, la marche de la colonne fut malaisée. Le 2 septembre, elle tombait dans un piège tendu par les Mahdistes. Aux premiers coups de feu tirés par ces derniers, les hommes d'Ukwa, qui formaient l'avant-garde, s'enfuirent affolés. La panique se communiqua à beaucoup de soldats et de porteurs. Svinhufvud monta rapidement le Nordenfeld, mais après quelques coups le canon se cala. Il fallait battre en retraite. On le fit en toute hâte — les ennemis avaient presque encerclé la colonne —, en abandonnant le canon et plusieurs caisses de munitions. A ce moment heureusement, une formidable averse se mit à tomber qui entrava l'ennemi dans sa poursuite. Le retour jusqu'à Dungu se passa sans incidents.

Lorsque Francqui arriva à Dungu — succédant à Baert à la tête de l'expédition du Haut-Uele —, il décida de venger la défaite de l'Akka. Des renforts considérables étaient parvenus entre-temps à la station : au début de décembre 1894, il y avait à Dungu 13 Européens et 1.200 soldats. Ne laissant à la garde de la place que trois Européens, Francqui constitua une colonne dont il prit la tête avec neuf autres officiers et sous-officiers, dont Svinhufvud. Le départ eut lieu le 13 décembre. Le 23 décembre 1894, sur la Nageru, on se heurtait aux Mahdistes, qui étaient mis en déroute. L'ennemi prit la fuite vers sa zériba, mais, le même jour encore, et après un second combat qui dura environ trois heures, les troupes congolaises s'emparaient également de celle-ci. Le chef mahdiste, l'émir Ter, était mort dans la bataille. Faute de ravitaillement, on ne put malheureusement se lancer à la poursuite de l'ennemi. Après ces opérations, au cours desquelles Svinhufvud s'était distingué on regagna Dungu le 29 décembre.

Francqui, en vertu de ses instructions, devait organiser une expédition vers le Nil. Avant de l'entreprendre, il crut cependant nécessaire de châtier des chefs zande qui s'étaient montrés favorables aux Mahdistes, et qui auraient pu menacer ses arrières ; le principal chef à mater était Bafuka. Accompagné notamment de Svinhufvud, Francqui quitta Dungu (4 janvier 1895) pour Niangara (8 janvier). A Niangara, Svinhufvud subit une forte attaque d'hématurie. Francqui insista pour qu'il regagne l'Europe, mais il se rétablit et tint à participer à l'opération qui se préparait. Le 1er février, la colonne dirigée contre Bafuka quittait Niangara. Treize Européens, dont Svinhufvud, se partageaient le commandement de 600 soldats réguliers. Pour éviter les excès des soldats, on avait fait décharger les fusils. Précaution louable en un sens, mais qui se révéla fatale lorsque, le 11 février, la colonne tomba dans une embuscade. Après avoir mis l'avant-garde en déroute, les Azande assaillirent le gros de la colonne et l'enfoncèrent. Grâce à une contre-attaque vigoureuse qui fut montée par Niclot, on parvint tout au moins à organiser la retraite. La défaite, qui coûtait à Francqui 54 morts et 60 blessés, était extrêmement humiliante : une troupe nombreuse, bien armée et solidement encadrée avait été défaite par des indigènes armés de façon primitive. Svinhufvud, très objectivement, précise que l'ennemi n'avait pas tiré un seul coup de feu (*I Kongostatens Tjänst*, p. 183) ; tous les morts et blessés, du côté congolais, étaient frappés de coups de lances. Svinhufvud, avec Francqui, revint à Dungu (25 février).

Cinq mois plus tard, une nouvelle expédition était montée contre Bafuka. Svinhufvud en reçut le commandement. Avec Devenyns et Laplume comme adjoints, il avait sous ses ordres 200 soldats de la Force Publique et quelques centaines de guerriers d'Ukwa — le chef zande dont les hommes avaient déjà participé aux opérations malheureuses d'août-septembre 1894. L'expédition quitta Dungu le 8 juillet 1895. Pendant des semaines, elle battit de vastes territoires sans parvenir à atteindre ni même à dépister Bafuka. Le 25 août, elle rentrait à Niangara, après ce qui était apparemment un échec. En fait, cependant, elle avait obtenu un résultat : Bafuka, intimidé, se présenta en octobre pour faire sa soumission.

Au cours des diverses opérations que nous venons d'énumérer, la conduite valeureuse de Svinhufvud avait été fort appréciée par Francqui, qui l'avait mise en évidence à plusieurs reprises dans ses rapports. Le 1er juillet 1895, Svinhufvud était promu lieutenant.

Au début de septembre 1895, il fut chargé du commandement du camp d'entraînement de Kabassidu. Avec l'aide de ses adjoints Gehot et Miereo, il y instruisit des recrues qui allaient être incorporées l'année suivante dans l'expédition du Nil de Chaltin. Après avoir exercé ce commandement pendant près d'un an, il quitta Kabassidu le 1er août 1896 pour rentrer en Europe. Il avait été promu capitaine le 6 juillet 1896.

Après un court passage par Bruxelles, où il fut reçu en audience par Léopold II (2 janvier 1897), il regagna la Suède et rentra à son régiment. En novembre 1899, il s'engagea comme officier dans le corps des pompiers de Stockholm. Douze ans plus tard, en 1911, il en devenait commandant en chef. Sous sa direction, le corps des pompiers de la capitale suédoise devint une organisation modèle, jouissant d'une grande réputation même à l'étranger. Son commandant fut nommé président d'honneur de l'Union nationale des officiers de sapeurs-pompiers de France.

Svinhufvud prit sa retraite en 1932. C'est dans les toutes dernières années de sa vie qu'il entama la rédaction de ses souvenirs congolais. Le texte en parut trois ans après sa mort (*I Kongostatens Tjänst. Au service de l'État du Congo*, Stockholm, Lindfors Bokförlag AB, 1942 ; un vol. in-8° de 260 pp.). Bien qu'écrit quarante ans après les faits, l'ouvrage est manifestement basé sur des notes de journal ou des

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. IV, 1955, col. 859-864

lettres contemporaines précises et détaillées ; il est, pour autant que nous ayons pu en juger, d'une grande exactitude. Comme la langue dans laquelle il est rédigé le réservera toujours au petit nombre, nous avons cru bon d'en citer assez largement les données dans les lignes qui précèdent.

D'une manière générale, les Mémoires de Svinhufvud sont surtout précieux pour l'étude de la Force Publique à la fin du XIXe siècle. L'auteur fait ressortir le caractère composite des forces congolaises à cette époque, et les difficultés qui en résultaient pour le commandement, ne fût-ce qu'au point de vue linguistique. Lors des opérations de Lukungu-Nganda en novembre 1893, les soldats qu'il a sous ses ordres sont des nouveaux venus qui ont été recrutés dans les colonies anglaises : ils ne comprennent ni l'anglais ni le fiote que Svinhufvud a laborieusement appris avec Dannfelt pendant le trajet Anvers-Matadi. Les Haoussas de la Nigeria qui lui sont confiés par la suite à Niangara et à Dungu connaissent eux l'anglais (il y a même un sergent qui a servi sous Dodds au Dahomey et qui connaît le français), mais ceci n'en implique pas moins un problème de traduction : les commandements supérieurs étant donnés en français, il faut ensuite traduire les ordres en anglais. A côté des Haoussas, il y a d'ailleurs beaucoup de « libérés » avec lesquels il faut user des langues indigènes. Une cinquantaine de libérés qui se trouvent à Niangara en avril-juin 1894, et qui viennent de la région du Tanganyika parlent l'arabe. Sur le mode d'instruction de troupes aussi composites, l'auteur nous fournit de précieux détails.

Svinhufvud avait également communiqué des notes autobiographiques assez étendues au P. L. Lotar, qui les cite ou les utilise dans sa *Grande Chronique de l'Uele* (Bruxelles 1946, p. 202 à 221).

Il était porteur de l'Étoile de service et de la Médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

10 janvier 1953.
E. Polomé et J. Stengers.

Bulletin de l'Assoc. des Vétérans colon., février 1933, pp. 16-17. — *Tribune congolaise*, 30 janvier 1940, p. 3. — L. Lotar, *Grande Chronique de l'Uele*, Brux., 1946, pp. 202 à 221 et 328. — *La Force Publique de sa naissance à 1914*, Brux., 1952. — Documents inédits de Francqui.